

# Dialogues avec Claude Esteban à l'Institut Hispanique

**Marie-Claire Zimmermann**

*Professeuse émérite, CRIMIC EA 2561*

Il y a déjà dix ans que Claude Esteban nous a quittés : depuis, nous n'avons jamais cessé de lire et de relire son œuvre de poète – l'une des plus belles, sans doute, de la fin du XX<sup>ème</sup> siècle – mais nous pensons souvent aussi, avec ferveur, à l'homme lui-même qui enseigna ici, à l'Institut, un collègue toujours amical que nous avons eu la chance de rencontrer et avec qui nous avons fréquemment dialogué. Je n'appartenais pas au cercle des amis intimes de Claude Esteban : j'étais simplement une amie en poésie.

Claude Esteban était un magnifique professeur : dès lors qu'il prenait la parole dans le domaine de la littérature et de l'art, les étudiants se passionnaient pour les problèmes esthétiques les plus complexes. Ainsi avons-nous vu naître des vocations, et bien des hispanistes en activité parlent encore, avec reconnaissance, de ce professeur qui savait ouvrir des voies nouvelles, qui posait des questions et qui insistait sur la nécessité d'une alliance étroite entre exigence intellectuelle et sens critique.

Une anecdote, liée à des temps anciens, devait beaucoup amuser Claude Esteban. Les étudiants des années 1966/1968 faisaient souvent, à haute voix et un peu partout, l'éloge de leur jeune enseignant. Un jour de juin 1968, dans un amphi de Censier où notre université disposait de locaux et où nous assistions, à peu près tous les jours, à des réunions très animées, les étudiants décidèrent de faire figurer au tableau les noms des meilleurs enseignants ! Claude Esteban fut classé premier. Même si le principe de ce tableau d'honneur me paraissait très discutable en soi, j'avoue que je m'étais réjouie avec bien des collègues de cette reconnaissance, dont celle de Claude Couffon, qui pensait que Claude Esteban s'était engagé dans une riche démarche de poète et de traducteur.

Le fait d'avoir choisi d'écrire presque exclusivement sur la poésie – catalane et espagnole – devait me permettre d'avoir très facilement des échanges avec Claude Esteban. J'eus aussi, peu à peu,

la joie de lire ses traductions, puis ses recueils dont la dédicace était toujours très amicale, mais, je dois l'avouer, je ne sais pas si j'ai toujours su poser les vraies questions sur ces poèmes, si concis, si retenus et si intenses en leur brièveté. Je n'osais pas aller plus loin ; j'exprimais de l'admiration : il souriait, quelques mots essentiels étaient dits.

En revanche, nous parlions longuement des poètes espagnols et latino-américains dont nous enseignions les textes à l'Institut. Je me souviens de riches dialogues autour de Vicente Aleixandre. Claude Esteban admirait *La destrucción o el amor* dont nous commentions les métaphores, mais il pensait que notre abord de l'écriture – donc la matière de nos cours – était parfois limité et que, sur cette poésie, nous avions du mal à nous exprimer, d'où la nécessité de renouveler et d'approfondir nos lectures. Je partageais ces points de vue mais, quand on lit, à la bibliothèque de l'Institut, les articles et essais de Claude Esteban sur Vicente Aleixandre, l'on est ébloui par l'originalité des perspectives et par l'élégance de l'écriture critique.

Je me souviens aussi de nos dialogues autour de l'œuvre de Rubén Darío. Je faisais remarquer l'emphase, le côté pompeux de certains poèmes (« Al rey Oscar »). Claude Esteban me répondait : « Certes, notre conception de la poésie a évolué depuis Mallarmé, cependant... » et il argumentait, à la fois comme lecteur et comme poète.

À partir de 1991, nous avons partagé le même bureau avec Jean-Pierre Étienvre, au quatrième étage, ici à l'Institut. Nous nous y retrouvions le mardi matin, avant nos cours. Claude Esteban faisait allusion aux auteurs qu'il abordait en Maîtrise et en D.E.A. De mon côté, je savais, par les jeunes collègues du Centre d'Études Catalanes, à quel point le séminaire de Claude Esteban était éblouissant. L'un des lecteurs, lui-même poète publié à Barcelone, Marc Lluch, d'habitude timide et réservé, ne tarissait pas d'éloges sur ce poète-professeur qui savait révéler à ses auditeurs le pouvoir insoupçonné de la parole poétique. Nuria Rodríguez Lázaro, aujourd'hui professeur à l'Université de Bordeaux, me parlait de ce plaisir stimulant que ressentait le public étudiant inscrit en DEA auprès de Claude Esteban. Un après-midi, en Sorbonne, avec un autre brillant lecteur catalan, Xavier Pla, aujourd'hui professeur à l'Université de Girona, qui assistait avec moi au séminaire hebdomadaire de Georges Molinié, j'ai écouté une conférence de Claude Esteban qui fut suivie d'un dialogue extrêmement riche entre étudiants et enseignants. Nous repartions ravis, émerveillés par la profondeur des propos tenus et séduits par une liberté d'expression toujours empreinte d'humour.

Il y avait aussi d'autres rencontres passionnantes, toujours dans le domaine de la poésie, lorsque Claude Esteban m'invitait à figurer dans des jurys de thèse, lors de la soutenance de très brillants poéticiens : Henry Gil (Professeur à l'Université de Marne-la-Vallée), Laurence Breyse (Professeur à l'Université de Sorbonne Université), Paul-Henri Giraud (Professeur à l'Université de Lille-III), connus et admirés, ici et ailleurs, c'est-à-dire le présent et l'avenir de la poésie en Espagne et en Amérique Latine.

Quelques beaux projets de recherche sont nés à l'Institut grâce au renom de Claude Esteban. Deux dates ont compté pour nous : 1993 et 1995. En 1993, notre université (Paris-IV) et celle de Paris-III Sorbonne Nouvelle – représentée par notre collègue et ami Serge Salaün – invitèrent les deux poètes espagnols qui figuraient au programme de l'Agrégation d'espagnol : Jaime Siles et Luis Antonio de Villena. La rencontre du 6 mars 1993 à la Sorbonne, le matin à l'Amphi Champollion et l'après-midi dans l'Amphi Turgot, au cours de laquelle plusieurs hispanistes firent un exposé- textes en furent aussitôt publiés dans la *Revue des Langues Néo-Latines* avant d'écouter les deux

poètes ; cette rencontre donc a depuis suscité plusieurs recherches : thèses, habilitations, articles, dont ceux de Françoise Morcillo, Idoli Castro, Henry Gil, Thérèse Rodríguez Dinar, Claudie Terrasson. Les deux poètes – Siles et Villena – récemment invités à Sorbonne Université par le CRIMIC et le PIAL, reparlent encore aujourd’hui, avec émotion, des échanges qu’ils eurent avec Claude Esteban, « profesor y poeta ».

En 1995, Claude Esteban, José Terra da Silva et moi-même avons décidé de fonder un séminaire mensuel uniquement consacré à la poésie écrite en castillan, en catalan et en portugais : « La Péninsule Ibérique et ses langues pour la poésie ». Claude Esteban se réjouissait, mais il ajoutait avec humour, à mon intention : « Croyez-vous que nous aurons quelque chose de nouveau à dire, chaque mois, sur la poésie ? ». Faussement scandalisée, je répondais : « Mais certainement ! ». Le séminaire se tenait à l’Institut le jeudi, de 17 heures à 19 heures. Furent accueillis des thésards, des professeurs, des poètes. Chaque intervenant présentait un exposé, puis les questions fusaient. Nous avons écouté Saúl Yurkievitch, Américo Ferrari, Lionel Ray, Jacques Roubaud, J.L. Guereña, Jorge Nájjar, Nuno Júdice, Arcadio Pardo, Tomás Segovia et d’autres encore. Nous avons tous en tête le souvenir de Claude Esteban intervenant avec autant de brillance que de clarté, ainsi que celui d’Henri Larose, « consul général de la poésie », que Claude estimait beaucoup au point de nous offrir quelques poèmes de *Fayoum* pour l’hommage à Henri que préparait la *Revue des Langues Néo-Latines*, peu de temps avant le décès d’Henri. Ayant reçu le volume, celui-ci me disait à quel point les poèmes de Claude Esteban l’avaient ému et ébloui.

Le Séminaire était le lieu de toutes les jonctions : l’entente entre Claude Esteban, José Terra et moi fut toujours parfaite, car aucun d’entre nous ne songeait à l’emporter sur les deux autres. Chacun avait ses choix poétiques, ses amitiés et, entre nous, la liberté d’expression était totale. Un très beau souvenir me revient en mémoire : La Sorbonne m’ayant incitée à inviter un poète catalan lors du Printemps des poètes – « le budget sera modeste », me disait-on –, il parut naturel à tous d’associer le séminaire à ce projet. Ce fut donc à la Sorbonne, dans un « amphi-grenier », que le Séminaire écouta Àlex Susanna puis le dialogue avec Claude Esteban, tout ceci en français car Àlex le parle fort bien. Nous étions très nombreux et cette soirée nous parut splendide. Claude Esteban fit ensuite traduire l’un des recueils du poète catalan : *Principe du froid*, Les Carnets de Royaumeont, Créaphis, 1998.

Le Séminaire est devenu le PIAL, sous la direction de Laurence Breyse-Chanet et d’Ina Salazar. Claude Esteban se réjouirait d’écouter les deux brillantes poéticiennes auxquelles se joint très souvent Henry Gil. Nous n’oublierons pas la belle présentation par Henry au Séminaire des derniers sonnets de Claude Esteban, de « Au matin », publiés dans *La mort à distance* (Gallimard, 2007). Ce lieu ouvert est celui de l’accueil : nous redisons notre gratitude à nos amis et notre totale confiance en l’avenir de ce séminaire.

Mais, par-delà ce dialogue universitaire qui me paraît si fécond, j’ai aussi en tête des conversations qui me permettaient d’entrevoir la richesse humaine, les inquiétudes, la sensibilité de l’homme-poète. Claude Esteban était quelqu’un de loyal, fidèle à sa parole, qui s’étonnait et parfois s’indignait des trahisons et des oublis, mais chez lui l’humour l’emportait et aussi le rire lorsque se manifestaient la vanité un peu trop voyante et les jugements péremptaires. J’aimais l’entendre parler avec enthousiasme de ses voyages, en particulier de celui qu’il fit au Yémen, avec d’autres poètes, sous la houlette du ministre Jack Lang, afin d’inaugurer un musée à Aden, dédié à Arthur Rimbaud, dont la légende dit qu’il avait séjourné dans cette belle maison blanche à colonnades. Sachant que Michel

Zimmermann et moi-même avons fait un voyage au Yémen, Claude Esteban me disait : « Vous souvenez-vous de Shibam, la ville du grand désert où les rues sont de sable ? » et nous reparlions de cette vision inoubliable au cœur d'un silence absolu.

Enfin j'aimais aussi l'entendre parler de ses vrais amis, dont il faisait l'éloge, et je coïncidais avec lui lorsqu'il parlait de Jean Canavaggio – un grand cervantiste, intelligent et généreux – qu'il invitait en été dans sa maison de Lacoste, en Provence.

Permettez-moi de revenir à la poésie en lisant quelques vers d'*Hora foscant* (*Heure obscure*) du poète catalan Pere Gimferrer que Claude Esteban avait traduits dans *Poèmes parallèles* (Paris, Galilée, 1980, p. 396-397).

## ODA

¿Qui ho sap ? El vent que corca no mai no minva,  
insisteix i respon. La pell, tibant  
com el metall més jove, que fereix  
la llum d'estiu, l'enclusa dels capvespres.  
¿Era aquest el sentit? I no respon  
L'aire anul.lat. Llaurant el cel. Els astres.

*Qui le sait ? Le vent rongeur, le vent qui jamais ne s'apaise  
insiste encore, répond. La peau, tendue  
tel un métal plus jeune, que blesse  
la lueur d'été, l'enclume des crépuscules.  
Était-ce donc le sens ? L'air annulé  
ne répond pas. Creusant le ciel, les astres.*